

Dans l'œil du loup

« Ou bien il arrive qu'un animal, muet, lève les yeux, nous traversant de son calme regard¹ »

RAINER MARIA RILKE

Qu'y a-t-il dans le regard des loups de Lionel Sabatté ?

Ces loups semblent venir depuis la nuit des temps. Ils viennent avec leur nuit, entourés de leur nuit. Le loup est dans sa nuit, avec ses ombres, ses frayeurs, ses tremblements. Jean-Christophe Bailly raconte ainsi sa rencontre nocturne avec l'animal : « Ce fut comme si de mes yeux, à cet instant, dans la longueur de cet instant, j'avais touché à quelque chose du monde animal. Touché, oui, touché des yeux, alors que c'est l'impossibilité même. En aucune façon je n'avais pénétré ce monde, au contraire, c'est bien plutôt comme si son étrangeté s'était à nouveau déclarée, comme si j'avais justement été admis à voir un instant ce dont comme être humain je serai toujours exclu, soit cet espace sans noms et sans projet dans lequel librement l'animal fraye². » Le loup vient avec sa nuit, avec son monde, monde dont nous sentons la présence feutrée et tremblante, mais que nous ne pouvons pas pénétrer. Une présence « comme une imminence », dit encore Jean-Christophe Bailly. Ce loup-là lève le regard sur nous et, à la fois humble et malicieux, s'adresse à nous. Il nous invite et nous tient à distance en même temps. Comment est-il arrivé là ? Que nous disent ses yeux ? Ses yeux qui sont en réalité deux vides étonnamment élargis. Ils nous disent leur mystère, le mystère dont ils sont à la fois le messenger et le témoin. Quel est donc le secret ? « Chaque animal, pour peu que nous lui prêtions attention, pour peu que nous le regardions être et se mouvoir, est le dépositaire d'une mémoire qui le dépasse comme elle nous dépasse et où tous les frottements de son espèce à la nôtre sont inscrits³. »

Peut-être le regard du loup est-il traversé de ces vastes ciels de peinture, dont la toile déchirée creuse une improbable gravité entre la chute et l'élévation ? Ces grandes toiles de bleu et d'or tiennent en leur centre les deux infinis. Entre la fiente que le pigeon apprivoisé par Sabatté et prénommé Colombe aimait à projeter sur chaque nouvelle toile immaculée et les vastes ciels traversés d'éclairs et d'ombres des volcans de La Réunion qui furent le paysage de son enfance. Ces peintures à la fois d'un immense lyrisme et très apaisantes nous parlent peut-être aussi de ce monde non humain de l'animal, de ce paysage infini d'avant les mots, d'avant la station debout. Car la verticalité n'est pas assurée dans ces toiles, elles tombent et s'élèvent en même temps, tout comme les photographies de sous-bois de Chambord, dont le développement à la poussière nous porte vers les cimes au moment même où elles nous enfonce dans les nappes d'ombre.

Il faudrait suivre le regard des animaux du bestiaire de Lionel Sabatté, comprendre de quelles contrées ils nous parlent, de quels secrets ils sont les dépositaires. Sans doute nous parlent-ils d'un passé enfoui. Comme l'animal aurignacien ou magdalénien, leur forme reste indéfinie, à demi seulement extraite du relief de la roche, ou précisément dans notre œil plus que sur la

¹ *Huitième élégie de Duino*, Rainer Maria Rilke, cité par Jean-Christophe Bailly, in *Le Versant animal*, Bayard, Paris, 2018.

² *Ibid.*, p. 11.

³ *Ibid.*, p. 27-28.

feuille. Il y a un fil là, entre l'œil qui voit et l'œil qui se révèle dans la tache, la coulure, le moirage. L'œil, c'est ce que Lionel Sabatté fait en dernier, quand l'oxydation sur le papier a eu lieu, quand les moutons de poussière ont trouvé leur forme de loup. Placer l'œil, c'est donner la vie, ou donner une autre vie – réincarner. En effet, tous les animaux de Lionel Sabatté semblent venir d'une même contrée, celle des métamorphoses, des mutations. Un principe d'altération les hante, ils sont tout en bougé, en bavures – en vie.

La béance des yeux des loups nous rappelle que l'absence n'est pas l'inverse de la présence, elle en est l'oscillation, la dérive, la rêverie. Il faudrait dire, comme Maurice Merleau-Ponty : « Ceci veut dire finalement que le propre du visible est d'avoir une doublure d'invisible, au sens strict, qu'il rend présent comme une certaine absence⁴. » Quel est donc le secret de cette absence ? Sans doute ces yeux vides sont-ils le souvenir d'anciennes vies. Ce loup de poussière n'est-il pas le point de rencontre des millions de vies qui parcourent les souterrains du métro parisien et qui y laissent, comme trace ou comme souvenir, cheveux, peaux mortes, pellicules... ? L'ADN de cette foule anonyme se réincarne dans cet animal de l'ombre, dans cette nuit de l'humanité. Et n'est-ce pas là le secret ? Cette idée d'appartenance à un même fonds commun, à un même « bougé » primordial ? Et, dans le regard élargi du loup, n'est-ce pas cent regards qui interrogent, cent récits qui sont déroulés, cent secrets qui sont murmurés ?

Ces cent regards, Lionel Sabatté les expose sur le grand mur du château de Chambord. Là, c'est exactement cent dessins à la poussière qui tournent leur regard vers nous, nous toisent. On y reconnaît la coquette, le timide, le bon vivant, l'ambitieux, la rêveuse..., qui font le bestiaire humain. Toute cette foule anonyme que l'on croise dans le métro précisément, et qui nous toise là sur ce grand mur frontal et nous pose son énigme de sphinx. Ces visages sont autant ceux de la Passante baudelairienne, de l'usager des transports en commun, que ceux des fantômes qui hantent les vieux murs ou encore ceux de nos autres vies, de nos existences réincarnées. Tous nous regardent avec leur secret, leur part d'ombre, cette « sorte de nappe phréatique du sensible, “cette” sorte de réserve lointaine et indivise, incertaine, où chacun puiserait mais dont la plupart des hommes ont appris à se couper totalement⁵ ».

En recyclant la poussière, non seulement Sabatté transforme la boue en or, l'horrible en beauté, selon le principe baudelairien, mais plus encore il s'inscrit dans ce mouvement du recyclage qu'est la réincarnation, et alimente ses œuvres des vies qui les ont précédées. Comme le loup qui nous aborde entouré de sa nuit, nous venons au monde chargés des vies anonymes qui nous précèdent et nous hantent. C'est notre nuit, notre mystère. Nous ne sommes que le recyclage de nos vies antérieures. Et les grandes peintures que nous propose Sabatté, ne sont-elles pas les visions de nos vies antérieures « que les soleils marins teignaient de mille feux » et « rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques », pour citer le poème *La Vie antérieure* de Baudelaire – encore ?

Les yeux du loup nous atteignent et nous dépassent. Ils vont au-delà de nous. Ils indiquent cette blessure dans le monde d'où les choses nous échappent, nous hantent. Ils renvoient à la doublure du monde. Le loup fréquente les fantômes. Et sans doute à Chambord, dans le château hanté d'histoires, le loup y verra toutes ces strates temporelles, et ces fantômes illustres ou non qui sont encapsulés dans les doublures du temps.

⁴ Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'Esprit*, Gallimard, Paris, 1964, p. 85.

⁵ Jean-Christophe Bailly, *Le Versant animal*, op. cit., p. 53.

Dans la cavité de l'œil du loup on perçoit une liberté, une audace. Celle des jeux de mots qu'affectionne Lionel Sabatté, cet espace du jeu comme espace d'une liberté, une capacité de trouver son terrain de jeu dans la profondeur du réel, entre les lignes de la marelle, entre les balais, les seaux d'eau de pluie, les coins obscurs. Ça joue, ça bouge, ça s'écoule. Le loup peut déambuler là, ce loup fait de moutons, au milieu des plantes en plantes de pieds et des champs d'oiseaux. Dans son regard vide, le loup dessine les lignes de ce nouveau paysage où les mots riment avec les choses. Il se moque des millions de vies qu'il véhicule avec lui dans son pelage, il rit de sa saleté qu'il transforme en brassées d'ombres, il frise son œil vide rempli de ciels d'orage.

Lionel Sabatté écrit : « Je cherche les esprits qui palpitent sous l'écorce vibrante de la peinture. » Il y a une superposition de vies dans ses toiles. Un papillon sous la chrysalide, un têtard sous l'anguille. L'hybridation est le protocole du vivant, le métissage le principe même de tout tissu du monde. En un immense cache-cache métaphysique, l'embryon reste sous l'animal, et l'oxydation noie les contours dans une troublante duplicité. Et, avant même le projet de l'exposition, la salamandre de François I^{er} était déjà là derrière les tritons, les caméléons, les iguanes, tous ces animaux qui allient avec force paradoxes puissance chtonienne et souplesse aqueuse – la terre et l'eau. Terre et eau auxquelles le peintre vient ajouter l'oxydation de la roche, et le bleu turquoise des mers lointaines. L'axolotl est le paradigme de la créature chez Sabatté ; il est à la fois l'œuf et le poussin, l'embryon et l'animal. Derrière sa peau translucide s'écoule une vie pas encore commencée ou pas encore avortée. C'est la vie en train de se faire, d'émerger, de prendre forme, d'étendre la forme jusqu'à sa forme. C'est ce que fait Sabatté quand, à partir d'un peu de poussière, d'un cheveu, d'un fil, il l'étire selon sa pente propre, il le laisse parler, le laisse dire, écrire sa fine trame poétique sur le blanc du papier. Là aussi les yeux nous toisent. Ils nous disent la naissance, ils nous disent le secret. C'est avec sa poussière que Sabatté donne vie, en magicien des cavités et des recoins.

En traversant les espaces d'exposition de Lionel Sabatté, ce qui surprend ce sont donc ces béances, ces ombres, ces espaces lacunaires, à la fois espace de jeu et trou de lapin, où les Alice aux pays des merveilles que nous sommes tous restés glisseront vers la doublure du monde, ce temps de la néoténie, où les métamorphoses disent la poésie des choses. En entrant dans les vastes pièces du château de Chambord, aux pierres lourdes et aux escaliers sans fin, ce que Lionel Sabatté nous fera découvrir dans l'orbite vertigineuse de son loup noir, c'est la spirale des temps, la double hélice des réincarnations – et nous verrons alors la forêt de Chambord envahir l'espace, des murs d'yeux nous toiser, des cheveux pousser entre les pierres, des champs d'oiseaux s'élever, et dans un vertige du haut et du bas, du passé et du futur, dans le « bougé » de la présence et de l'absence, nous verrons les loups, les vrais loups de Chambord, déambuler au milieu des créatures amies du peintre.

Clélia Zernik